Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 21 (1915)

Artikel: Kleinigkeiten
Autor: G.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128954

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Kleinigkeiten.

Mitgeteilt von G. T.

In den letzten Jahren wurden bei dem lebhaften Interesse, das man der Persönlichkeit Karl Viktors von Bonstetten entgegenbringt, manche seiner Briefe veröffentlicht. Vergl. Rudolf Ischer, im Neuen Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914, S. 55. Die Vielseitigkeit dieses beweglichen Geistes, wie auch dessen Freimut in der Beurteilung politischer Vorkommnisse, tritt in den Briefen in erfreulicher Weise in Erscheinung.

Dies ist auch der Fall in den folgenden Briefen, die er als Landvogt von Nyon (1787—1792) an Isaac Cornuaud in Genf richtete. Schon die Tatsache verdient bemerkt zu werden, daß ein Berner Aristokrat mit einem ehemaligen Uhrmacher, der zugleich Volksführer und Verfasser politischer Tagesschriften war, in schriftliche Beziehungen trat; freilich erhielt er von ihm wertvolle Aufschlüsse über die Vorgänge in Genf, deren genaue Kenntnisse ihm und dem Berner Rat nur erwünscht sein konnten. Cornuaud gedenkt in seinen Aufzeichnungen mit Anerkennung des „tätigen, wachsamen und aufgeklärten bernischen Magistraten"[1]).

[1]) **Mémoires de Isaac Cornuaud sur Genève et la révolution de 1770—1795. Publiés par Mlle Emilie Cher-**

Der Brief Jeremias Gotthelfs an Professor Samuel Lutz in Bern betrifft eine schmerzliche Erfahrung, deren Ursprung in die Vikarzeit in Herzogenbuchsee zurückreicht (1824—1829). Er bedarf keiner Erklärung. Frau Pfarrer Lutz in Bern hatte die Freundlichkeit, mir das in ihrem Besitz sich befindende Original zur Veröffentlichung zu überlassen.

Briefe von Karl Viktor von Bonstetten an Isaak Cornuaud.

1.

Nyon, le 24 septembre 1790.

Je suis bien aise que le règlement au sujet des libelles ait votre approbation, Monsieur. C'est un sujet bien difficile et bien délicat à manier, et sur lequel nous n'avons pas, je crois, des données suffisantes. Il faut agir et néanmoins tout ce que l'on fait irrite l'imagination que l'on veut calmer ou distraire. Le problème se réduit à opposer préjugé à préjugé chez le peuple, car la vérité est une ligne sans largeur, qui n'est réelle que chez l'homme qui pense et qui réfléchit et jamais chez le peuple. Je serais bien charmé de vous entendre parler sur tout celà, Monsieur, et de savoir de vous comment on au-

---

buliez, p. 484. Ich verdanke die Mitteilung der drei Briefe Bonstettens der Freundlichkeit des Fräulein Emilie Cherbuliez in Genf.

rait dû, dans les commencements de vos troubles agir sur l'esprit du peuple.

Quant au canton de Vaud, je suis de jour en jour plus rassuré et j'éprouve toujours davantage combien un gouvernement auté (!) sur la justice et la modération, a peu à craindre des orages. Nous corrigeons diligemment tous les petits abus et nous nous approchons toujours davantage des bons principes. Il en est des gouvernements comme des vins, la fermentation fait tourner les mauvais en acides et rend les bons plus généreux et plus forts.

Je serai toujours flatté de savoir les observations que vous aurez faites sur nos démarches dans ces temps de crises. Un Genevois, et un Genevois aussi éclairé et aussi instruit par l'expérience que vous l'êtes, Monsieur, est un bon juge en ces matières.

Agréez, Monsieur, les sentiments de l'estime distinguée, etc.

2.

Nyon, le 17 février 1791.

Monsieur.

La lettre infiniment intéressante, que vous avez eu la bonté de m'écrire l'automne dernier, a été communiquée à M. le trésorier à Rolle, et lue et copiée avidemment. Vos idées sont toujours des instructions utiles pour l'homme d'état qui agit et pour l'homme qui ne fait que penser.

J'ai beaucoup entendu parler de vos affaires du moment, sans avoir encore une idée bien nette du tableau politique de Genève. Je vois toujours tant d'esprit à Genève que j'ai toujours peine à y demêler des principes, car le propre de l'esprit me paraît être de faire diverger les idées, comme le propre du génie est de les concentrer dans un foyer. Il est difficile de voir clair dans une pareille matière; c'est de vous, Monsieur, qui réunissez l'esprit au génie, que j'attends de véritables lumières.

Le parti des Natifs a-t-il des chefs ? Quels sont-ils ? Que veulent-ils ? Quels sont leurs principes ? Quels sont les rapports entre ce parti et la bourgeoisie ? Seront-ils réunis lorsque les Natifs seront incorporés à la bourgeoisie ? Quel effet cette réunion aura-t-elle sur la constitution à venir ? Que seront les paysans dans le nouvel ordre de choses ? Quelles sont vos idées, Monsieur, sur le danger actuel du repos public à Genève ? Le parti français est-il considérable et quels sont ses moyens ? La dernière affaire était-elle purement une bagarre ou bien l'effet d'un projet caché ?

Permettez, Monsieur, que je vous prie encore, puisque je suis entrain d'être indiscret, de me mander ce que vous savez sur le pays de Vaud en fait de politique et d'agréer les assurances de l'estime très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être etc.

3.

Nyon, ce 6 mars 1791.

Monsieur.

Je n'ai rien lu sur les affaires de Genève qui m'ait autant intéressé que la dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire dernièrement. J'y ai effacé votre nom et l'ai envoyée au Conseil secret comme le seul tableau qui donne une idée nette de la situation singulière et alarmante de cette République. Avant votre lettre c'était pour moi un logogriphe que tout ce qu'on écrivait sur cette ville en armes qui ne connait pas ses ennemis, sur ce parti dominant au sein d'une ville, dont on ignore les chefs et les moyens.

J'avoue que je ne conçois de gouvernement possible pour Genève qu'une bonne démocratie, s'il y en a de bonnes. Il y a à Genève, plus que dans aucune république du monde, une égalité de fortune, d'esprit et de prétentions presque parfaite : avec ces données-là il faut étendre l'autorité dans toutes les classes. Mais vous êtes loin encore de la solution du problème de la meilleure démocratie. Je ne conçois pour vous qu'un gouvernement par tribus; il faut morceler la masse pour éviter les grandes secousses; il faut éviter toutes les réunions en partis et en factions et pour cet effet il faut diviser les partis de manière que dans chaque tribu il y ait proportionnellement de tous les partis. Il faudrait faire tomber les cercles par les tribus etc. Elles seules réuniraient la ville haute et basse, et les gens de

toutes éducations, de toutes fortunes, nouveaux et anciens citoyens. Au lieu de celà, il me semble que vous travaillez sur de certaines bases dont, depuis un siècle, vous avez éprouvé les inconvénients. Vous tranchez toujours votre pyramide horizontalement; je la voudrais couper verticalement, pour qu'il y eut dans chaque tribu des gens de toutes les classes. Si vous tenez à votre conseil général je voudrais qu'on y votât par tribu, comme à Rome dans les comices par tribu : chacun aurait sa portion de magistrature, etc.

Peut-être que votre pyramide de Conseils, Petit, Grand et Général, est très-mauvaise; l'autorité y est toute d'un côté et les prétentions de l'autre. Quelques milliers de souverains, fiers de leur supériorité, se voient pendant 362 ou 363 jours de l'année dans la dépendance d'un conseil qui tend toujours à l'aristocratie. Ce souverain ne pouvant agir que par faction, il en arrive que les factions y sont éternelles. Pour éviter toutes les divisions par quartiers, même par corps de métiers, je voudrais leur division militaire, etc. Avec ces bases-là j'avoue que je ne craindrais plus la propagande et le prosélytisme français.

Je vous réitère mille fois, Monsieur, mes remerciements de votre lettre que je conserverai comme un morceau d'histoire très-précieux ; daignez, Monsieur, vous rappeler de moi et de l'estime distinguée que je vous ai vouée.

de Bonstetten

Brief von Albert Bitzius an Professor Samuel Lutz in Bern.

Lüzelflüh, den 12. Weinmonat 1832.

Wohlehrwürdiger, hochgeschäzter Herr!

Wohlderselben Brief zog mich aus einer großen, unangenehmen Verlegenheit. Von mehreren Seiten hörte ich, daß mir der Tod der J(ungfrau) Hemann zugeschrieben würde, man wollte mich versichern, daß dieses Gerücht im Pfarrhause v(on) H(erzogenbuchsee) selbst seine Quelle habe. Gegen dieses Gerücht konnte ich nichts thun; Fremden mein Verhältniß zu der Seligen erklären, konnte ich aus Freundschaft für dieselbe nicht; die Eltern an dasselbe und meine daherigen Erklärungen erinnern, hielt ich für grausam in diesem Augenblicke, aber doch drückte mich die mir aufgebürdete Schuld, da ich von jeher nichts so sehr geflohen, als Liebeleien, und nichts so sehr verabscheue, als das muthwillige Anführen eines leichtgläubigen Mädchens.

Ihr Brief war mir daher äußerst willkommen. Ihnen darf ich mich aussprechen, darf Ihnen unser ganzes Verhältniß und den Gang desselben auseinandersetzen und darf dann endlich von Ihrem Wohlwolen (!) gegen mich erbitten, den Eltern der Seligen das Nothwendige zu eröffnen.

Zwei Jahre lang war ich in H(erzogen) B(uchsee) schlecht angesehen und mußte vieles leiden. Zuerst wegen Fankhauser und dann wegen Hürner; als der erste vergeßen, der andere verheyrathet war, stellte sich ein recht freundschaftliches Ver-

hältniß ein. Als ich nach Bern abgerufen wurde[1]), that es allen leid und Jgfr. H. gestund in ihrem Schmerze mir ihre Liebe. Damals sagte ich ihr bestimmt, daß dieselbe zu dem gewünschten Ziele nie führen könne, einige Gründe führte ich ihr an, andere konnte ich nicht sagen. Sie bat um meine Freundschaft, um Briefwechsel. Beyde versprach ich ihr, versprach ihr treuer zärtlicher Bruder bleiben zu wollen. Ich fühlte und fühle noch ein reines Mitleiden mit ihr, ich wollte ihr den Schmerz gestandener und verschmähter Liebe mildern, und gelobte mir die größte Dicretion (!), die ich auch hielt und jede Anspielung in diesem Sinne aufnahm und beantwortete. Ich erkannte, daß ein durch Kränklichkeit reitzbares und durch Erziehung nicht zu Beherrschung seiner selbst gewöhntes Gemüth zu manchem fortgerißen wird, was die Welt nicht verzeiht, weil sie die Persönlichkeiten nicht in Rechnung zu bringen weiß.

Unser also festgestelltes Verhältniß hielt Jgf. Hemann auch lange fest, war dankbar für meine Freundschaft und fest überzeugt von meiner Dicretion (!); aber daß auch ohne meine Schuld keine Schatten auf sie falle, bat sie mich, alle ihre Briefe zu verbrennen und die meinigen unter der Adresse ihrer Mutter ihr zu senden, und manchmal mußte ich ihr Rechnung geben, ob ich ihrem Wunsche auch pünktlich nachkomme. Noch weit später fragte ich sie einmal, was ihre Eltern zu meinen häufigen, aber erbetenen Besuchen von Bern aus sagten, ob sie denselben keine Absichten unterlegten; sie ver-

[1]) 1829.

sicherte mich aber, daß dieselben durchaus keinen Gedanken daran hätten. Was Jgfr. Hemann veranlaßte, diesen Standpunkt zu verlaßen, oder wer sie dazu verführte, ist mir ein Räthsel geblieben. Ich merkte dieses lange nicht, im Vertrauen, daß man meinem bestimmten Worte glaube; aber sobald ich es merkte, versuchte ich in Freundschaft die Täuschung zu heben, aber es gelang mir nicht. Briefe ins Baselbiet zeugten mir zuerst von einer Leidenschaftlichkeit, die mir Angst machte; meine Antworten führten Erklärungen herbey, die man hart nannte, weil ich an das Vergangene bestimmt erinnern mußte. Die Eltern mischten sich in die Sache, und hatten, wie ich dann hörte, schon lange dareingemischt, ohne daß Jgf. Hemann, wie es schin (!), sie ganz eingeweiht und ich sah Jgf. H. nicht wieder, nur ihren Vater, der mir zwar reich[1]), aber mit Freundschaft begegnete.

Dieses, hochgeehrter Herr, ist der reine Sachverhalt; daß er es sei, werden meine Briefe bezeugen, besonders die lezten, wenn Sie dieselben zu fordern die Güte haben wollen. Dieses würde auch Farschon[2]) bezeugen, den Jgf. Hemann zu ihrem Vertrauten gewählt. Nun möchte ich Sie inständig bitten, den Eltern, besonders der Mutter, dieses zu Gemüthe zu führen; denn wozu sollen die Klagen bey der sämtlichen Bekanntschaft und Verwandtschaft führen? Glaubt man nicht an meine Freundschaft für Ihre Tochter oder meine Ehrlichkeit, so läuft man ja Gefahr, daß ich männiglich zu

---

[1]) „zwar reich" — ist nicht sicher zu lesen.

[2]) Pfarrer in Wynigen.

meiner Rechtfertigung bekannt mache mit der ganzen Geschichte; hält man mich für beßer und thut es dennoch, so ist es, gelinde gesprochen, unedel. Ich ehre und achte ihre Tochter noch am Grabe trotz ihrer Schwäche und der Verdüsterung ihres Gemüthes in der lezten Zeit zu sehr, als daß ich mich meiner Waffen öffentlich bedienen möchte; sollten sie es wohl minder als ich? Wäre es nicht schöner, Frieden zu halten auf ihrem Grabe und zeuget es von einem reinen Schmerz, wenn es sich in Bitterkeiten und Beschuldigen ergießt? Wohl eher von einem Gewißen, welches das Bewußtsein der eigenen Schuld ersticken möchte.

Doch, Hochgeschäzter Herr! ich will nicht bitter werden, sondern nur die Eltern der Seligen bitten laßen, es ebenfalls nicht zu sein und ihre sämtlichen Verwandten zu ersuchen, sich ebenfalls zu mäßigen. Daß ich die verbrannten Briefe Ihnen nicht zusenden kann, thut mir leid; denn auch sie würden zu meiner Rechtfertigung dienen. Daß ich Sie mit der ganzen Sache behelligen muß, werden Sie mir gütigst verzeihn; es ist mir zu viel an Ihrer Achtung gelegen, als daß ich es unterlaßen konnte; da Herr Hemanns Sie mit ihrem Wunsche beauftragt, so war ich es mir selbst schuldig, Ihnen vollständig zu antworten.

Mit vollkommener Hochachtung verharrend

Euer Wohlehrwürden dankbar ergebener

Alb. Bitzius.